

Maubeuge : stratégie et tactique

Christophe Robinne

► **To cite this version:**

Christophe Robinne. Maubeuge : stratégie et tactique. Jean-François Eck et Jean Heuclin. Les bassins industriels des territoires occupés 1914-1918 - des opérations militaires à la reconstruction -, Presses universitaires de Valenciennes, 2016, 9782364240353. <<http://www.pu-valenciennes.fr/euro09.htm>>. <hal-01283994>

HAL Id: hal-01283994

<https://hal.univ-lille3.fr/hal-01283994>

Submitted on 25 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MAUBEUGE

STRATEGIE ET TACTIQUE

« Réfléchir à ce que sera la guerre future, concevoir l'épée qui permettra de la gagner, telles sont les deux missions permanentes essentielles d'un Haut commandement. »

Général (2S) Jean DELMAS

Le 8 septembre 1914, les rescapés de la garnison de la place forte de Maubeuge partent pour quatre longues années de captivité à l'issue d'un siège de 15 jours, au cours duquel l'artillerie allemande a réussi à annihiler tout esprit de résistance. Avant d'évoquer la stratégie et la tactique utilisée par les belligérants au cours de ce qui reste comme le plus long siège de la Première Guerre mondiale, quelques définitions s'imposent.

L'art de la Guerre permet de définir ce que les militaires appellent une doctrine, c'est-à-dire une démarche permettant d'organiser la conduite de la guerre. Traduisant la complexité des opérations militaires en principes d'action, son but est de donner à la réflexion un cadre analytique et rigoureux¹. Forte de principes d'action simples résumés en trois mots – préparation, masse, impulsion² – cette doctrine se divise ici en trois niveaux :

- Un niveau stratégique qui peut être défini militairement comme une démarche d'anticipation mise en place pour atteindre un objectif. Elle correspond à la conduite de la guerre et consiste à choisir des actions, à les mettre en œuvre et à les coordonner pour obtenir un résultat.
- Un niveau opératif qui est le plus haut commandement projeté sur le théâtre d'opérations. Ici, il s'agit des différentes armées qui conduisent leurs opérations.
- Un niveau tactique qui est complémentaire du précédent et qui consiste « à l'action des trois armes principales (infanterie, cavalerie et artillerie) seules ou combinées pour accomplir des missions précises dans le cadre d'une bataille³ » en l'occurrence le siège de la place de Maubeuge où le spectre peut aller du bataillon au corps d'armée.

Le chef militaire est donc chargé de mettre en œuvre cette doctrine et exige tout de son armée pour arriver à ses fins. Comme le précise John Keegan, « la guerre ne se justifie que par la victoire [et] pour l'obtenir, il faut employer des méthodes d'une brutalité extrême : rassembler ses forces, chercher la décision, pratiquer l'offensive.⁴ »

LA STRATEGIE

En août 1914, deux plans stratégiques s'opposent. Côté allemand, le problème est plus difficile à résoudre car le pays est pris en tenaille entre la France et la Russie. L'idée est donc de ne pas combattre simultanément sur deux fronts – Ouest et Est – mais successivement. Le plan stratégique principal Schlieffen est adopté dès 1908, modifié par Moltke avant la guerre et si son schéma est bien connu, il semble utile d'y revenir rapidement. Du côté français, le

¹ *La doctrine, qu'est-ce que c'est ?* Ministère de la Défense, Centre de doctrine d'emploi des forces, [en ligne], consulté le 11 octobre 2014, URL : <http://www.cdef.terre.defense.gouv.fr>.

² GERARDOT Paul, (général), *Doctrine d'abord et doctrine absolue*.

³ GOYA Michel, *La Chair et l'Acier, L'invention de la guerre moderne (1914-1918)*, Paris, Tallandier, 2004, p. 70.

⁴ KEEGAN John, *L'art du commandement*, Paris, Tempus, 2013, p. 12.

plan de concentration ou plan XVII, comme ses prédécesseurs, prévoit que la bataille décisive aura lieu en Lorraine. Nous l'évoquerons à l'issue. Dernier détail, les deux plans sont connus dans les grandes lignes des deux commandements mais un certain aveuglement du côté français laisse entrevoir que les Allemands ne disposeraient pas des effectifs suffisants pour réaliser complètement la manœuvre prévue.

Le plan Schlieffen-Moltke

Sans entrer dans les détails, le plan conçu à la base par le chef d'état-major de l'armée impériale Alfred von Schlieffen prévoit que l'aile droite de l'armée allemande forte de trois armées⁵ – Ire armée : von KLUCK, IIe armée : von BÜLOW et 3^e armée, von HAUSEN – et appelée « aile marchante », fasse « interruption dans le Nord de la France par la ligne Liège-Namur-Maubeuge pour déborder le système fortifié français.⁶ » A l'issue, ce corps de bataille doit manœuvrer pour tourner toute position et refouler les armées françaises vers l'Est. Au centre, les IVe et Ve armées sont déployées respectivement dans la région de Saint-Vith et de Trèves pour appuyer le mouvement. A gauche, les Ve, VIIe et VIIIe armées, en position de Thionville à Metz, sont chargées de fixer les offensives de l'ennemi alors que le dispositif allemand est théoriquement complété par une armée italienne. Quant à la couverture vers le sud, elle est assurée par un corps d'armée. Mais le 1^{er} janvier 1906, Helmut von Moltke, dit Moltke « le Jeune », devient le nouveau chef du Grand Etat-Major général. Il lui revient d'actualiser le plan de son prédécesseur qui est toujours considéré comme le plan stratégique principal de l'armée allemande. Convaincu que « la décision de la guerre tient au combat contre la France⁷ » et que l'effort doit tendre à vaincre aussi rapidement que possible, il apporte quelques modifications non négligeables aux décisions initiales. Tout en approuvant le principe d'une offensive vigoureuse de son aile droite et afin de contrer une éventuelle offensive française dans l'Est, il décide de renforcer l'aile gauche de l'armée allemande en reportant vers le sud-ouest le déploiement des IVe et Ve armées. Cherchant à se couvrir d'un risque d'invasion des territoires allemands, il déplace le centre de gravité du déploiement de l'armée et affaiblit de facto l'aile marchante, ce qui fait perdre au plan original sa netteté. En effet, il manquera à ces trois armées une dizaine de divisions pour obtenir une supériorité écrasante ce qui lui coûtera, au final, la victoire.

Le plan Joffre

Le plan Joffre ou plan XVII, à la base un plan de concentration, est en fait l'aboutissement de toute une série de plans successifs élaborés depuis 1875. Après avoir remplacé le général Michel⁸ au commandement des armées françaises, Joffre hérite donc d'une situation qu'il lui faut adapter au contexte politique et aux contraintes militaires. Adopté en avril 1914 et partant du principe que l'armée allemande risque effectivement

⁵A l'ouest, l'armée allemande aligne 86 divisions (47 actives – 33 de réserve – 6 de Landwehr) opposées aux 82 du côté français (52 actives – 26 de réserve et 4 territoriales). Le commandement français estime ne pas pouvoir utiliser les divisions de réserve à égalité des divisions actives.

⁶LAPARRA Jean-Claude, *La machine à vaincre, L'armée allemande 1914-1918*, Paris, 14-18 Editions, 2006, p. 21.

⁷HENIN Pierre-Yves, *Le Plan SCHLIEFFEN, un mois de guerre-deux siècles de controverse*, Paris, Economica, 2012, p. 229.

⁸**Victor-Constant MICHEL** (1850-1937). Saint-Cyrien promotion « de Mentana ». Du corps d'état-major puis fantassin, il commande le 67^e RI. Général de brigade en 1897 puis divisionnaire en 1902, il reçoit le commandement du 2^e corps d'armée (Amiens) en 1906 avant d'intégrer le Conseil Supérieur de la Guerre l'année suivante.

d'attaquer par le sud de la Belgique sans déployer en première ligne ses divisions de réserve et sans dépasser le sillon Meuse-Oise, le plan XVII répartit les forces françaises⁹ de la région de Laon-Couvron à Belfort. Le commandant en chef considère en effet que le théâtre d'opérations du Nord-Est « *a seul une véritable importance – les forces à y employer ne sauraient par conséquent être trop considérables - [et qu'] il importe surtout qu'elles comprennent la presque totalité des formations actives.*¹⁰ » Il laisse à découvert un vaste espace situé entre Maubeuge et Dunkerque, où le BEF est prévu de se positionner à gauche du groupe des places fortes de Maubeuge, ce dernier servant alors de place de couverture aux éléments de la Ve armée. Un effort particulier est accordé aux modalités de mobilisation¹¹, de concentration et de couverture. Si une variante « *Nord* » existe avec le déploiement de la IVe armée entre les IIIe et Ve armées, aucune hypothèse n'est prévue pour déployer l'armée Lanrezac¹² plus au Nord, et ce pour ne pas inquiéter la Grande-Bretagne et la Belgique. Une fois les armées en place, Joffre envisage « *de rechercher la bataille toutes forces réunies,*¹³ » en lançant deux offensives principalement à l'Est, les Ire et Iie armées en Alsace et en Lorraine, les IIIe et IVe armées recevant par ailleurs pour mission de percer le centre allemand afin de couper l'aile marchante en Belgique de ses arrières. A la veille de la Grande Guerre, la doctrine opérationnelle en vigueur à cette époque inspire d'ailleurs trois textes réglementaires¹⁴ de l'action de l'armée française mais qui arriveront trop tard pour influencer sur l'état d'esprit de très nombreux officiers et sur le comportement de la troupe¹⁵. Car leur diffusion dépend « *de la bonne volonté et de la valeur de ceux qui sont chargés de la faire appliquer.*¹⁶ »

LA TACTIQUE

En matière de tactique, le plus important est de comprendre comment les généraux des différentes armées s'arrangent avec les aléas et les contretemps, utilisent le terrain, s'adaptent à l'ennemi et enfin comment ils emploient le matériel disponible pour vaincre la résistance de l'adversaire. Je développerai en quelques lignes le siège de Liège et de Namur avant de revenir plus longuement sur celui de Maubeuge.

⁹ Ire armée : général DUBAIL, Iie armée : général de CASTELNAU, IIIe armée : général RUFFEY, IVe armée : général LANGLE de CARY, Ve armée : général LANREZAC, Corps de cavalerie : général SORDET.

¹⁰ SHD – CEDOC, EMA/3^e Bureau, *Plan XVII, Bases du plan, chapitre II, I. Répartition générale des forces.*

¹¹ Grâce à l'utilisation intensive et planifiée des transports ferroviaires. L'utilisation de 10 lignes de transport indépendantes permet d'engager simultanément un corps d'armée à mobilisation rapide ou stationné dans une région frontalière, puis un corps d'armée à mobilisation normale et enfin les divisions de réserves relevant de ses deux corps d'armée.

¹² Le général **Charles LANREZAC** (1852-1925), commandant la Ve armée, avait averti Joffre sur le risque de débordement de l'aile gauche française.

¹³ PORTE Rémy, Joffre, Paris, Perrin, 2014, p. 184.

¹⁴ Instruction sur la conduite des grandes unités (28 octobre 1913) – Service en campagne (2 décembre 1913) – Règlement de manœuvre d'infanterie (20 avril 1914).

¹⁵ SHD – 274. Le général de division **Jean-Baptiste DUMAS** (1854-1943), commandant le 17^e corps d'armée, écrira directement au ministre de la Guerre le 15 septembre 1914 pour « attirer son attention sur les considérations suivantes », en particulier sur le défaut d'instruction des soldats pour le combat dû à l'absence de terrains de manœuvres.

¹⁶ GOYA Michel, *Op. cit.*, p. 137.

Les places fortes de Liège et de Namur :

En août 1914, l'engagement des armées allemandes est le résultat d'un « *constat de guerre*¹⁷ » et l'invasion via la Belgique était inscrite dès 1874 avec la constitution par la France d'un réseau défensif aux frontières. Les premiers succès obtenus donnent raison au plan Schlieffen-Moltke même si la traversée du « *plat pays* » ne s'est pas faite sans risques. Car une des clefs de la réussite de l'offensive allemande réside dans la vitesse d'exécution de la manœuvre et donc dans la chute rapidement des forts de Liège et de Namur afin de permettre l'écoulement maximum des Ire, Iie et IIIe armées.

La place forte de Liège s'articule autour d'un ensemble de 12 forts construits entre 1888 et 1892, formant une ceinture de 40 kilomètres et armés par environ 400 pièces d'artillerie servies par une garnison de 40000 hommes renforcée de la 3^e division d'armée. Protégeant dans son périmètre les principaux ponts sur la Meuse, elle forme un véritable nœud stratégique articulé autour de quatre lignes de chemin de fer entre l'Allemagne, la Belgique et la France. Le 4 août à 8 heures du matin, les premières unités de l'armée de la Meuse du General der Infanterie Albert von Emmich¹⁸ pénètrent en Belgique sans grande difficulté, en particulier grâce au soutien d'une artillerie particulièrement puissante. Elles placent leur action « *sous la contrainte d'une nécessité vitale* ». Dès le lendemain soir, les avant-gardes allemandes, conjuguant rapidité d'exécution et surprise, se trouvent à dix kilomètres de Liège. Pour en acquérir la maîtrise, le plan Schlieffen prévoit d'effectuer soit un coup de main conduit par six brigades mixtes formées de troupes immédiatement disponibles ou, en cas d'échec, une attaque en force soutenue par des bataillons d'artillerie lourde. Favorable à la première option, le général Karl von Bülow confie la prise de la ville à von Emmich et lui donne le commandement de six brigades d'infanterie¹⁹ issues de six corps d'armée (CA) différents, du Iie corps de cavalerie à trois divisions, de deux batteries d'obusiers de 210 mm et d'une escadrille aérienne. Alors qu'une pluie diluvienne s'abat sur la ville, les premiers assauts sont lancés le 5 août au soir dans les intervalles entre le fort de Liers au Nord et celui de Bonnelles plus au Sud. L'artillerie a peu préparé le terrain, les Allemands comptant avant tout sur l'effet de surprise. Mais les premiers contacts avec des éléments mobiles de la place embusqués dans les bois et les villages alentours sèment une indescriptible pagaille et occasionnent des pertes importantes. Au petit matin, l'état-major ne peut que constater l'échec de cinq des six colonnes d'attaque. Seule la 14^e brigade mixte, malgré la perte au combat de son chef le colonel von Mussow, réussit à pénétrer dans Liège le 6 août après-midi²⁰ et à enlever la citadelle. Rapidement, les brigades retournent au combat appuyées cette fois par des moyens d'artillerie lourde, en particulier deux canons de 420 mm capables d'envoyer un projectile de 932 kilos dont 93 de tolite à plus de 10 kilomètres. Même si les Allemands sont

¹⁷ *Ibid.* p. 343.

¹⁸ LUDENDORFF Erich, *Souvenirs de guerre (1914-1918)*, 2 tomes, Paris, Nouveau monde éditions, 2012. **Albert Theodor von EMMICH** (1848-1915). Né en Westphalie d'une famille de militaires, il entre en service en 1866 et participe à la guerre franco-allemande de 1870 au sein du 55^e régiment d'infanterie. Commandant le Xe corps d'armée et l'armée de la Meuse en 1914, il est remplacé assez rapidement à son poste suite à des problèmes de santé et décède de maladie l'année suivante.

¹⁹ HENIN Pierre-Yves, *Op. Cit.*, page 344. Elles sont sélectionnées afin de bénéficier de six flux de transports différents jusqu'à la frontière et ainsi éviter tout retard. Il s'agit de la 3^e brigade (11^e CA), de la 14^e brigade (Ive CA), de la 27^e brigade (VIIe CA), de la 34^e brigade (IXe CA), de la 38^e brigade (Xe CA) et de la 43^e brigade (XIe CA).

²⁰ C'est Ludendorff, quartier-maître général de la Iie armée, qui en prend alors le commandement.

obligés d'économiser leurs munitions en quantité insuffisante, la surprise est totale pour les forces belges et permet aux différents groupements tactiques, dès le 7 août, de s'emparer des ponts avant de s'attaquer aux forts. Après 11 jours de combats et malgré la vaillance des défenseurs, le dernier ouvrage tombe le 16 août sous les coups redoutables de l'artillerie lourde.

Namur capitule beaucoup plus rapidement. C'est le General der Artillerie Max von Gallwitz²¹ commandant le corps de réserve de la Garde, qui reçoit l'ordre de s'emparer de la citadelle protégée par neuf forts construits dans les années 1890. Il dispose de moyens considérables, à savoir le Corps de réserve de la Garde, toutes les formations de siège disponibles, le XI^e CA avec un bataillon de mortiers lourds et enfin, le 3^e Régiment d'artillerie à pied équipé de mortiers de 210, renforcé de 4 batteries autrichiennes de 305 mm²². Malgré les efforts de l'infanterie belge pour retarder l'avance allemande, l'investissement débute le 20 août sur la rive gauche de la Meuse. Les Allemands, soucieux d'éviter les mêmes erreurs qu'à Liège, débutent le bombardement de la ville à 10 heures sur quatre forts, les tranchées et les positions d'appui avec toutes les pièces disponibles. En parallèle, ils lancent quelques attaques dans les intervalles mais sans succès. Jugeant en définitif une attaque au sud de la Meuse trop difficile, ils concentrent leurs efforts sur le nord de la ville. Le 22 août, l'arrivée de trois bataillons français des 45^e et 148^e Régiments d'infanterie de ligne par voie ferrée en provenance de Givet permet une contre-offensive qui échoue face aux mitrailleuses allemandes. Le 23 août, la préparation d'artillerie ayant été jugée suffisante, les Allemands lancent l'assaut principal, obligeant les troupes des différents secteurs à retraiter. En fin de journée, toute résistance a cessé²³.

A ce moment, trois constats s'imposent. Tout d'abord, même si la nouvelle de la chute de Liège est importante pour le succès du plan Schlieffen-Moltke, il faut constater, à l'instar de nombreux historiens, que l'échec partiel du coup de main a donné un coup d'arrêt à l'offensive. Ensuite, cette résistance imprévue rend plus difficile l'acheminement des renforts et de la logistique, ce qui ralentit la progression de l'armée allemande. Enfin, pour remporter la décision, von Bülow réagit très vite grâce à la décentralisation du commandement et revient à une tactique classique, celle d'une attaque combinée dont le succès est assuré grâce à l'emploi au préalable d'une artillerie lourde et moderne dont l'armée allemande possède cet instant le monopole²⁴. Sur les 7700 pièces d'artillerie en ligne, 2000 sont considérées comme lourdes dont 400 obusiers de 150 mm en dotation dans les corps d'armée.

Le groupe des places fortes de Maubeuge.

²¹ **Max von GALLWITZ (1852-1937)**. Artilleur, il débute sa carrière au cours de la guerre franco-allemande de 1870. Lieutenant-général en 1905, il commande en 1914 un corps de cavalerie sur le front occidental avant de basculer à l'Est.

²² Von BÜLOW (general feldmaréchal), *Mon rapport sur la bataille de la Marne*, Traduction par le capitaine J. Netter, Paris, Charles Lavauzelles, 1921, p. 43.

²³ Rapport du commandement de l'armée. *La guerre de 1914, l'action de l'armée belge pour la défense du pays et le respect de sa neutralité (période du 31 juillet au 31 décembre 1914)*, Paris, Librairie Chapelot, 1915, p. 33.

²⁴ GUELTON Frédéric (colonel), « Les armées », pp. 221-234 in AUDOUIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Jean-Jacques (sous la dir.) *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard. Pour sa part, l'artillerie française compte 4100 pièces d'artillerie de campagne dont 3930 de 75 mm. Les canons lourds se limitent à 104 pièces Rimailho de 155 TCR, à 84 pièces de 120C Baquet et à 80 pièces de 120L modèle 1878.

Malgré les progrès sensibles de l'artillerie au cours des années 1880, la France a maintenu en service ses fortifications en partant du principe que ne pas utiliser des forts « *ayant une certaine capacité d'action résiduelle*²⁵ » serait absurde. Déclassée en 2^e catégorie, la place de Maubeuge est prévue pour servir éventuellement de point d'appui à une armée en campagne ; ses forts sont uniquement entretenus dans la limite des crédits disponibles. Ils conservent une artillerie conséquente mais de conception ancienne. Peu de tourelles à éclipse sont installées mais de nombreux canons sont sortis des forts et positionnés en « *batteries extérieures enterrées*. » La garnison est articulée autour d'un seul régiment d'active, le 145^e régiment d'infanterie et comprend en priorité des régiments de réserve et territoriaux. Elle est commandée par le général Fournier, polytechnicien²⁶ et officier issu de l'arme du génie²⁷. A l'issue d'une carrière marquée par la réflexion et l'étude, breveté de l'Ecole supérieure de guerre, il a été chef de corps du 1^{er} régiment du génie et a servi par deux fois à l'état-major de l'armée²⁸. En 1910, il est nommé aux fonctions de commandant supérieur et gouverneur de Bizerte. A l'issue, il prend en mars 1914 le commandement du groupe des places fortes de Maubeuge où, dès le milieu du mois d'août, il aura sous ses ordres près de 47000 hommes, soit l'équivalent d'un corps d'armée, pour subir un siège dont personne ne connaît encore l'importance.

Sans vouloir détailler les mesures prises par le général Fournier pour organiser la place, il apparaît néanmoins nécessaire d'en donner les grandes lignes. Alors que la mobilisation n'est toujours pas décrétée, Fournier applique dès le 28 juillet le plan de défense arrêté le 1^{er} avril 1914. C'est ainsi qu'il fait renforcer les défenses grâce à la réquisition de très nombreux civils²⁹. Sous le commandement des officiers, les hommes s'emploient à construire des abris, des positions de soutien, des dépôts de munitions en encore des batteries extérieures. Ils creusent également des tranchées selon les critères de l'époque³⁰, renforcent les forts, sécurisent les moyens de communications et surtout posent un énorme réseau de fils de fer barbelés³¹ sur une surface d'environ 100 hectares. Très traditionnel dans ses ordres, Fournier répartit ses unités dans les différents secteurs, forme une réserve générale prête à intervenir sur l'ensemble de la place et fait approvisionner les pièces d'artillerie qui possèdent toutes les

²⁵ BOURACHOT André, *De Sedan à Sedan, Une histoire de l'armée française, 1. 1870-1914*, Paris, Bernard Giovanangeli Editeur, 2011, p. 192.

²⁶ CAILLETEAU François, *Innovation technologique et utilisation opérationnelle pendant la Première Guerre mondiale*, p. 242. Le polytechnicien, à la fois ingénieur et officier, est à l'époque une originalité de l'armée française.

²⁷ Arme qualifiée de « *savante* » avec l'artillerie, elle a profondément transformé le métier d'officier.

²⁸ Il manque au cursus du général Fournier une affectation dans un établissement où s'élaborent et se fabriquent les matériels pour que sa connaissance du métier militaire soit la plus complète possible.

²⁹ La main d'œuvre se compose d'équipes mixtes de militaires et de civils et c'est en moyenne 10710 hommes qui s'ont employés quotidiennement sur les différents secteurs.

³⁰ La guerre des tranchées qui s'installe dès novembre 1914 provoque une évolution de la tactique et du combat d'infanterie. A côté des grandes offensives, se met en place une « petite guerre » faite de coups de main, de patrouilles, de raids et de harcèlements divers. C'est ainsi que naît le « sniping » grâce à l'apparition du tireur d'élite, notion beaucoup plus développée dans les armées allemandes et britanniques. La voie de l'épée, [en ligne], consulté le 17 octobre 2014. URL : <http://lavoiedelepee.blogspot.fr>,

³¹ RAZAC Olivier, *Histoire politique du barbelé*, Paris, Flammarion/collection Champs essais, 2009. La première utilisation militaire du fil de fer barbelé date de la guerre de 1870-1871. Même si ce barbelé est mentionné dans un règlement britannique de 1888, les belligérants n'en prévoient pas car ils s'attendent à une guerre de mouvement. Le gouverneur Fournier, après avoir utilisé les stocks trouvés à Maubeuge et dans les environs, enverra par deux fois des équipes en chercher en Belgique.

éléments de tir des zones à battre. Disposant d'un état-major restreint, les lacunes en matière de tactique restent cependant importantes. Il manque en particulier au commandement de la place et à l'entraînement des hommes « *tout ce qui nécessite un travail complexe, comme la coordination de l'action de renseignement des cavaliers, du feu des artilleurs et du mouvement des fantassins.*³² »

Le groupe des places fortes de Maubeuge passe sous le commandement de la Ve armée du général Lanrezac le 17 août 1914. Le 24, un dernier radiotélégramme parvient au gouverneur et en précise la situation : « *Armée se replie direction Chimay-Aubenton. Il vous appartient de prendre toutes dispositions utiles pour défense de la place.* » Inquiet, Fournier demande à Lanrezac de renforcer au minimum la place avec une brigade de réserve et un groupe d'artillerie montée de 75, mais sans succès. A ce moment, la place est condamnée à subir un assaut dont personne ne soupçonne encore la violence et la brutalité.

Le siège et l'artillerie.

Alors que von Kluck, en accord avec von Bülow, s'apprête à infléchir la marche de son armée vers le sud-est, le général Von Zwehl est chargé d'obtenir la reddition de la place forte de Maubeuge, dont la garnison est estimée à 7000 hommes appuyés par une artillerie conséquente mais obsolète. Il dispose du VIIe corps d'armée de réserve renforcé d'une brigade d'active, la 26^e brigade d'infanterie, et obtient d'avoir à sa disposition des moyens d'artillerie lourde, c'est-à-dire des pièces de 420 mm complétées par des 305 mm de l'armée austro-hongroise. Von Zwehl intègre également à son état-major le lieutenant-général von Steinmetz, un des plus grands spécialistes de l'armée en matière d'artillerie. Dès le 25 août, les troupes allemandes se déploient sous la protection des régiments de cavalerie dont les accrochages avec la garnison provoquent entre autre la mort au combat du prince de Saxe-Meiningen. Afin de conserver une certaine surprise, l'investissement de la ville s'effectue prudemment, l'artillerie ayant reçu l'ordre de ne pas répliquer aux bombardements. Pourtant, les troupes allemandes sont repérées et accrochées plusieurs fois car les assiégés, en l'absence d'observateurs avancés, ont effectués préalablement des reconnaissances et calculés les coordonnées hectométriques des objectifs potentiels. C'est ainsi que dans la nuit du 26 au 27 août, les 155 L de la place pilonnent le village et les environs de Wattignies-la-Victoire, infligeant sans le savoir des dégâts importants aux troupes allemandes. A contrario, les positions de batteries françaises se dévoilent ainsi les unes après les autres, facilitant en cela le travail de réglage des observateurs allemands³³ et les tirs de contre-batterie³⁴.

Progressivement, les Allemands investissent la place en concentrant une grande partie des troupes au nord et à l'est, secteurs d'attaque privilégiés grâce à un terrain favorable à l'assaillant. Et ils ne veulent lancer aucun assaut tant que leurs canons les plus lourds n'auront pas détruits non seulement les forts mais également les batteries françaises qui, par chance pour eux, sont placées au plus près de la ligne de front pour compenser une portée de tir moindre. C'est ainsi qu'à 13 heures précises le 29 août, les pièces de 210, de 150 et de 77 ouvrent le feu et après quelques tirs de réglage, bombardent avec succès le fort du Boussois avant que l'ensemble du front nord-est ne s'embrase. La tactique allemande est donc bien de

³² GOYA Michel, *Op.cit.*, p. 137.

³³ Les Allemands disposent également de deux avions d'observations.

³⁴ L'artillerie doit assurer la supériorité des feux. Il s'agit non pas de supplanter l'artillerie adverse mais surtout de limiter les pertes amies par les tirs indirects de l'ennemi.

détruire les forts tout en clouant au sol l'infanterie française et en annihilant toute communication. Bientôt, les 420 et les 305 font entendre de la voix et ce duel d'artillerie qui s'engage jusqu'à la reddition³⁵ le 7 septembre permet d'insister sur l'énorme supériorité de l'artillerie allemande dont la puissance et la portée scellent à plus ou moins long terme le sort de la place. Pour les hommes, le premier contact avec la guerre prend ainsi le visage d'un bombardement d'artillerie avec ses séquelles physiques et psychologiques. Les obus explosent sans être annoncés, broient la terre et produisent une colonne de poussière capable de s'élever à une hauteur de 25 à 30 mètres, pulvérisant ceux qui se trouvent sur le point chute et commotionnant ceux à proximité. L'artillerie française contrebat mais souffre du manque d'observateurs avancés³⁶, de la faiblesse technique de ses auxiliaires et de la multiplication de ses calibres qui compliquent l'approvisionnement.

Les combats d'infanterie

Les combats d'infanterie qui vont se déroulés lors du siège marquent également une approche différente de la tactique utilisée. La principale et seule véritable offensive française est effectuée le 1^{er} septembre. Afin de réduire au silence les batteries d'artillerie lourde qui pilonnent le front principal, Fournier décide de contre-attaquer et confie l'exécution de cette sortie au général commandant la réserve générale. L'assaut est organisé de manière classique avec au centre, deux colonnes principales d'infanterie (145^e RI, 345^e RI, 31^e RIC) appuyées par un peloton de cavalerie et 12 pièces de 75. Elles ont pour objectifs les positions allemandes installées derrière les villages de Vieux-Reng, Grand' Reng et Jeumont au nord-est. Des bataillons territoriaux renforcés de bataillons de douaniers et de sections du génie assurent la protection des flanc' gardes. Ils ont pour objectif secondaire la destruction de quelques batteries aux alentours de Villers-Sire-Nicole. Afin de maintenir le secret absolu sur l'opération, les ordres ne sont donnés aux unités qu'au tout dernier moment. La marche d'approche est longue, trop longue – plus de 8 kilomètres. Fait aggravant mais qu'on ne peut reprocher au gouverneur, les unités qui progressent vers la ligne de front, franchie vers 13 heures, n'ont pas l'habitude de manœuvrer de concert et sont encadrées par des sous-officiers « *à peine mieux formés que les hommes qu'ils commandent.*³⁷ » L'artillerie de siège n'a pas reçue d'ordre particulier pour les appuyer, le seul soutien rapproché étant assuré par les pièces de 75. Les quelques fantassins allemands rencontrés sont surpris et s'enfuient aux premiers coups de feu. Mais la résistance s'organise très vite et les Français se heurtent bientôt à des soldats solidement retranchés, en particulier au niveau du village de Marpent dont les maisons ont été transformées en véritables blockhaus. Après bien des difficultés, la colonne principale se retrouve face à un découvert de 200 mètres, juste en avant des premières positions de batteries. Les batteries de 75, empêtrées et gênées par les nombreuses destructions, n'arrivent pas à se mettre en position pour fournir un appui-feu efficace. Il n'y a aucune coordination et la charge à la baïonnette, bien dans la tradition de l'armée française depuis des siècles, se heurte aux tirs meurtriers des nombreuses mitrailleuses particulièrement bien camouflées ainsi

³⁵ Avec cependant des périodes plus calmes dues aux difficultés de ravitaillement de l'artillerie allemande.

³⁶ Les gardiens de l'orthodoxie estiment en 1914 qu'il est utopique de vouloir tirer avec précision au-delà de quatre kilomètres. Le règlement de l'artillerie française de 1910 précise en sus « *[qu'] une artillerie de campagne très légère et très mobile aidée, en certaines circonstances limitées, par des canons courts, répondra à toutes les nécessités ; ni la portée, ni les gros calibres n'offrent d'utilité.* » Or la position de l'officier observateur avancé est primordiale car l'efficacité de l'artillerie dépend de sa capacité à observer l'impact des obus sur le terrain.

³⁷ GOYA Michel, *Op.cit.*, p. 123.

qu'aux feux de mousqueterie de l'infanterie allemande. Les Français ont oublié que « *le terrain, jusqu'à mille mètres d'une infanterie bien postée, est balayé si complètement par la nappe de plomb qu'il est interdit à toutes formations autres que des lignes de tirailleurs couchés et très dilués.*³⁸ » C'est un échec cuisant qui oblige, après quatre heures de combat, les différentes colonnes à regagner le noyau central, poursuivies par les salves de l'artillerie allemande. Ce revers si durement ressenti n'est en fait du qu'au manque flagrant de préparation et à la tactique employée. Dans ces régiments peu habitués à manœuvrer et à tirer efficacement, aux moyens de communication inexistant, rien n'a permis l'appropriation de ce travail complexe de coordination entre l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie. Souffrant d'un encadrement insuffisant, cet assemblage hétéroclite a obtenu un résultat qui caractérise les failles de l'armée française en ces premiers mois de guerre.

Tout au long du siège, les Allemands se renforcent et complètent leur dispositif. Quelques attaques sont lancées contre certains forts, plus pour tester les défenses que pour emporter la décision. L'assaut va se dérouler suivant un procédé cohérent et coordonné³⁹ bien éloigné du mode opératoire de l'armée française. L'objectif est d'obtenir la capitulation de la place en facilitant la guerre de mouvement. Pour atteindre le but fixé, tout doit être mis en œuvre pour percer la ligne de front derrière la laquelle les fantassins français se pensent à l'abri. Profitant de l'obscurité, des reconnaissances sont effectuées au préalable par des éclaireurs accompagnés d'hommes des sections de mitrailleuses. Ces derniers sont chargés de sélectionner les meilleurs emplacements pour les équipes de pièces qui, pour ne pas ralentir l'attaque, doivent être en mesure de couvrir les troupes dès le commencement de l'action. A l'issue, les mitrailleuses s'installent à couvert en profitant des moindres avantages du terrain et de la végétation. Camouflées à une distance moyenne de 400 mètres des premières lignes de l'infanterie française, les pièces, très espacées, se couvrent mutuellement. Assez loin derrière, les premières troupes se répartissent en essaims de tirailleurs clairsemés. A une distance comprise entre 1500 et 3000 mètres en fonction du terrain, l'artillerie de campagne, en majorité des pièces de 77, se met en batterie. Juste derrière mais à une distance de sécurité plus conséquente, les bataillons d'infanterie sont articulés pour opérer une marche d'approche. En dernier échelon à environ 4000 mètres de la ligne de front, l'artillerie lourde prend position. Les moyens de communication sont efficaces et les unités ont l'habitude de manœuvrer de concert. Enfin, des observateurs d'artillerie placés au plus près des troupes appuyées permettent une bonne coordination des tirs. C'est ainsi que le 4 septembre, à l'aube, les mitrailleuses ouvrent le feu simultanément, provoquant instantanément le tir de l'artillerie de campagne sur la ligne principale de défense adverse jusqu'à 800 mètres en arrière. L'artillerie lourde bat alors le terrain sur 2000 mètres dans la profondeur de manière à empêcher tout déplacement, que ce soit pour l'envoi de renforts ou le ravitaillement en munitions. A l'issue, les sections de tirailleurs débordent le dispositif avant que le gros de l'infanterie ne monte à l'assaut par vagues successives. Profitant du flottement provoqué dans les défenses et de quelques débandades, les *feldgrau* s'emparent des premières tranchées et font tomber les ouvrages et forts les uns après les autres en pratiquement 48 heures. Et tout va ensuite très vite puisque dès le 6 septembre, les troupes allemandes sont à moins de 500 mètres du noyau central, près de 20 000 militaires et civils s'étant réfugiés à Hautmont

³⁸ *ibid.* p. 90.

³⁹ SHD, 5N237-249, Conseil d'enquête sur la capitulation de la place de Maubeuge. Capitaine Guillemeau, 31^e RIC, *Remarques et réflexions sur la tactique du champ de bataille employée par les Allemands dans les combats de Maubeuge*, non daté, 4 pages.

transformé en « *petit Sedan.* » Le lendemain, le drapeau blanc est hissé sur l'église de Maubeuge. Ainsi prend fin le plus long siège de la Première Guerre mondiale.

Conclusion

Dès 1911, l'armée française a défendu la doctrine de « *l'offensive à tout prix* » et le général Joffre en a adopté l'essentiel⁴⁰. Si l'offensive reste le symbole de la supériorité, elle ne doit pas négliger la préparation, ce qu'ont fait hélas de nombreux généraux. A Maubeuge, le drapeau tricolore déployé et la charge à la baïonnette n'ont pu venir à bout des mitrailleuses allemandes et de l'artillerie qui n'a eu de cesse de pilonner les défenses de la place forte. C'est donc bien évidemment l'artillerie qui a fait la différence. Elle a été employée à la fois contre l'homme mais également contre les obstacles, contrairement aux idées exprimées par nos penseurs. Pour cela, les pièces d'artillerie lourde sont apparues dans les grandes manœuvres de l'armée allemande en 1900. En France, il a fallu attendre avril 1914 pour que les régiments d'artillerie lourde sont inscrits à l'ordre de bataille. Il y a donc un décalage technique « *dont les conséquences [ont été] terribles pour l'armée française*⁴¹ », obligée d'utiliser des modèles dépassés, à faible cadence de tir et à portée moindre, en contradiction avec la doctrine opérationnelle que l'état-major s'est employé à faire appliquer dès le début de la Première Guerre mondiale.

Christophe ROBINNE
Université de Lille, CNRS UMR 8529
Institut de recherches historiques du Septentrion

⁴⁰ DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918*, Paris, Tempus, 2003, p. 75.

⁴¹ GOYA Michel, *Op. cit.*, page 155.